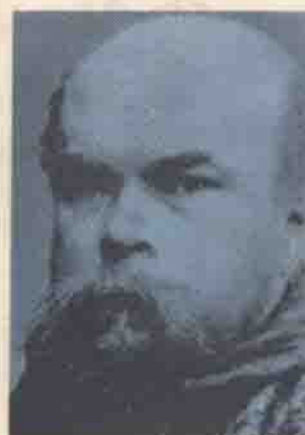
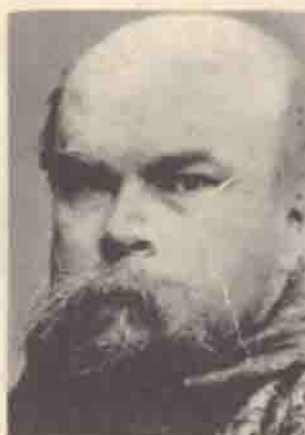


Paul Verlaine

Sagesse Amour  
Bonheur



Édition établie  
par Jacques-Henry Bornecque

*nrf*

*Poésie/Gallimard*





**COLLECTION POÉSIE**



PAUL VERLAINE

# Sagesse Amour Bonheur

*Édition présentée, établie*

*et annotée par*

*Jacques-Henry Bornecque*

Professeur à l'Université de Paris Nord

*nrf*

GALLIMARD

© Éditions Messein, 1889, pour Sagesse,  
1888, pour Amour, 1891, pour Bonheur.

© Éditions Gallimard, 1975,  
pour la préface et l'annotation.

## PRÉFACE

Sagesse, amour, bonheur : *trois titrès, trois mots fées qui se veulent des mots clés. Ils se suivent chronologiquement juste dans l'ordre psychologique et moral le plus satisfaisant, l'état dernier semblant venir récompenser et couronner les deux vertus complémentaires qui le précèdent.*

*Quand, à l'arrière-automne de 1880, des critiques professionnels, des confrères en poésie et d'anciens amis de Verlaine reçurent un volume de vers intitulé Sagesse, certains le rejetèrent cependant à peine entrouvert, car cette singulière bondieuserie était l'élucubration d'un revenant suspect. Ce titre dérisoire abritait quoi ? — L'œuvre d'un homme taré qui, emprisonné pour un délit passionnel très particulier après s'être affiché jadis avec une gouape inquiétante nommée Rimbaud, avait été mis fort justement au ban de la société, et ne devait chercher qu'à se faire oublier...*

*D'autres, en feuilletant le recueil, furent évidemment déconcertés par une inspiration qui paraissait à la fois hétéroclite et obsolète : le bréviaire intéressant, c'était Les Soirées de Médan, et la nouvelle idole de 1880, la Nana d'Émile Zola. La chair était à la mode, point l'âme. L'auteur ignorait-il donc que la croyance au mystère constituait une arriération heureusement améliorée de jour en jour par la Science ?*

*A vrai dire, le sentiment qui semble au contraire l'avoir emporté chez les lecteurs professionnels, c'est une espèce de*

*stupeur agacée. Verlaine bondit quand il lut un des rares articles : celui de Jules Claretie. Dans une lettre importante et trop peu connue, il tint à s'en expliquer aussitôt avec lui. Pourquoi traiter d'excentricité la publication de poésies qui traduisent aussi sincèrement que possible l'état actuel de mon esprit? (...) A parler généralement, quoi d'étonnant qu'un homme revienne à la foi de son enfance? (...) Sérieusement, relisez, quand vous en aurez le temps, le livre *Sagesse*, et j'ai confiance qu'en dehors de toute question d'opinion et de doctrine, vous y trouverez tout au moins un effort nouveau et une grande conscience littéraire et quelque nouveauté dans les rythmes et les coupes.*

*Voici maintenant qu'un vieux camarade comme Lepelletier, ami serviable, mais athée paisible, faisait chorus, et même renchérissait, lui qui était pourtant au fait de tout ! Treize ans plus tard, Verlaine en tremblait encore d'indignation : ... Je lui en voudrai toujours, en toute mansuétude chrétienne toutefois (et je me moque de ce qu'il blague ma « phraséologie cléricale »), d'avoir dit et imprimé que *Sagesse* était de la *fumisterie*. D'autant plus qu'il sait où et quand ce livre, où j'ai essayé de mettre toute mon âme et que la totalité des compétents a considéré comme tel, fut pleuré, souffert ! Pour une monstruosité, c'en est une, et je l'en charge sans rancune, mais sans pitié !*

*D'autres camarades de lettres, enfin, — et pas seulement Anatole France qui, en 1876, avait fait refuser avec une appréciation outrageante : « Non, l'auteur est indigne, et les vers sont des plus mauvais qu'on ait vus », le timide envoi de Verlaine au troisième Parnasse contemporain (envoi qui contenait, entre autres, l'admirable sonnet de *Sagesse* : « Beauté des femmes... »), — considérèrent cette attestation de « fières convictions religieuses et monarchiques » — convictions « réactionnaires » brandies dans plusieurs poèmes (I, XI-XIV) — comme un reniement provocant de la double profession de foi faite naguère à l'idéal artistique du Parnasse et à l'idéalisme socialiste du progrès humain. A ceux-là, ce « redébut ès littérature*

*française » (pour me servir d'une expression de Verlaine) apparaissait comme une mauvaise action doctrinale.*

*Météore mystique ? Itinéraire vers la vie bienheureuse d'un pèlerin fraternel qui est passé par la mer des Sargasses ? Non ! aucun sentiment d'insolite, sinon d'espèce inférieure, ne semble avoir effleuré les premiers lecteurs bénévoles, même les plus grands.*

*Le maître du mystère lui-même, Stéphane Mallarmé, ne vit d'abord dans Sagesse ni une petite révolution, ni même une évolution, mais plutôt une régression : Voilà un livre qu'il est beau que vous ayez fait, comme on aime les blancs rideaux d'un dortoir où circulent des songes neufs, simples, et parfaits. Mais n'était votre préface que je trouve monstrueusement exquise, il ne faut point oublier, vous pas plus qu'un autre, le Verlaine d'autrefois que nous chérissons : mon cher, les *Fêtes galantes* sont un éternel bijou!... Vous savez-vous bien par cœur ? Je veux dire non les livres anciens, mais le poète futur que vous continuerez à porter, hein ? J'en doute, je crois que vous rognez un peu à plaisir les plumes de votre imagination, à qui il suffit, après tout, d'avoir des plumes pour être un ange, sous quelques cieus que ce soit... Ainsi, par les uns Verlaine ne fut pas lu ; par d'autres il ne fut pas cru. Il ne pouvait donc être compris.*

*Il faudra attendre le frisson de curiosité suscité quatre ans plus tard par l'A Rebours de Huysmans pour que de jeunes écrivains tels que Maurice Barrès, Jean Moréas et Laurent Tailhade (Léon Bloy devait suivre un peu plus tard, et André Gide qui me le raconta un jour avec un humour cynique) partent comme vers une Toison d'or à la recherche des exemplaires déjà enterrés dans ses caves par le sournois libraire Palmé. Barrès le rappelait en 1890 à Verlaine. Qu'il fallait « longtemps harceler » les commis, puis le maître lui-même pour qu'il consentît à faire chercher « cette merveille invendue » !*

*Encore un an : la publication de Jadis et Naguère provoque cette fois une onde de choc en retour ; puis, en 1888, l'étude intelligente et affectueuse de Charles Morice intronise le poète*

auquel est pour la première fois consacré un livre. Enfin, l'année suivante, la réédition de *Sagesse* par l'éditeur attitré des symbolistes permet toutes les approches et attise toutes les ferveurs. L'on peut être ravi, ou demeurer étonné. Mais l'on a découvert, enfin, *Sagesse*.

Après tout, que des lecteurs de la première heure, même au-dessus des préventions ou des préjugés, aient pu considérer avec une surprise réticente cette œuvre complexe et multiforme, tour à tour tendre et sauvage, à la fois pure et brûlante ; que nous, au contraire, l'ouvrions avec la conviction dominante que c'est un beau livre, d'un seul jet pour l'âme, peut s'expliquer aisément : pour la plupart des lecteurs d'aujourd'hui, éperonnés par leurs manuels de littérature, *Sagesse* — même et surtout mal connu — a maintenant pignon sur la sympathie admirative.

Il faut pourtant aller plus loin et convenir qu'en présence d'une inspiration aussi riche, mais parfois également torren-tueuse et inégale (la remarque s'applique bien entendu avec plus d'acuité encore à *Amour et Bonheur*) ; emporté par cette suite de cantiques, d'effusions et de conseils raisonnés ; confronté avec ces nostalgies sentimentales alternant avec des oratorios de haute mystique, l'on traverse des éclairages et des altitudes fort différents.

Ce n'est ni seulement ni toujours la densité et l'élan qui frappent : ce filet aux mailles lumineuses qui s'abat sur le lecteur comme pour lui rappeler que le Christ voulait non seulement être pêcheur d'hommes, mais en créer... Cette « suite » poétique, au moment de vous lasser, vous reprend subitement au jeu des mécanismes psychologiques ou des grandes orgues du cœur. Parfois les harmoniques et les supplications de l'âme s'y concertent avec une telle exaltation, s'y engagent avec une telle maîtrise que leur empire est total. Par contre, l'esprit attentif ne peut s'empêcher de remarquer çà et là, soudain, des contrastes ou des ruptures de ton énigmatiques au premier abord, des hymnes qui semblent s'adresser à l'ivresse de sentir plus qu'à la sagesse ou à l'ascèse ; un art complaisant à la virtuosité dans l'expression de sentiments simples et fondamentaux.

Une première hypothèque est à lever, celle de la sincérité, ou du moins de « l'authenticité » de la conversion de Verlaine, et, en conséquence, de la qualité profonde sinon des chants sublimement autoritaires écrits sous l'empire immédiat de son bouleversement, du moins des poèmes conçus plus tard dans cette ligne.

Par sa nature, c'est évidemment le type du problème impossible à forcer dans l'intimité de la conscience dès lors que, comme cela est advenu, l'on se refuse à en croire l'intéressé lui-même. C'est cependant un problème qu'il faut affronter à neuf, puisqu'il a été posé par d'autres. Dans le cas particulier de Verlaine, il s'agit d'une question psychologique passionnante qui peut se résoudre avec de vives chances de vraisemblance et de rajeunissement, à condition d'éclairer diligemment les tendances innées de Verlaine et la pente de son destin.

Sa personnalité d'antan, il l'a qualifiée dans « Un Conte » d'Amour avec assez d'humilité sévère pour qu'on puisse l'en croire :

Un cœur à tous vents, vraiment mais vilement sincère.

Puis, à douze ans de distance, il a répété qu'en lui l'homme bouleversé faisait corps avec le poète qui enregistrerait ce bouleversement. « C'est absolument senti, je t'assure », criait-il de sa prison, le 8 septembre 1874 à son ami Lepelletier en lui adressant le Final primitif de Sagesse : « Jésus m'a dit : " Mon fils, il faut m'aimer... " » En 1886, il écrira semblablement à Léo d'Orfer : « J'ai vécu Sagesse en même temps que je l'écrivais. » Cependant, Verlaine ne se reconnaissait-il pas en revanche comme fondamentalement double ? Cette « conversion » envahissante n'aurait-elle donc été en définitive qu'un épiphénomène circonstanciel, une crise exploitée ensuite avec zèle par l'homme de lettres ? Un élan soudain, mais presque aussi bref dans le ciel intérieur qu'un éclair de chaleur ?

Ceux qui, de tout cœur, viennent à Sagesse pour la première fois ne se poseront certes pas d'emblée une question dont la réponse leur semble aller de soi. Dieu a dit à Verlaine : « Mon fils, il faut m'aimer... » Verlaine dit à son lecteur :

« Mon frère, il faut me croire ! » Quelle raison de s'y refuser ? Mais, un jour ou l'autre, ils tomberont sur ce jugement qu'en proie à l'une de ses humeurs dénigrantes, Paul Claudel — une autorité ! — assena soudain à André Gide en lui déclarant qu'« il n'a jamais beaucoup aimé Sagesse, où la jonglerie de Verlaine reste toujours apparente et gâte les pièces même les mieux venues ». Un autre jour, avides de mieux connaître Verlaine, ils rencontreront ces vers de jeunesse écrits à peu d'intervalle, difficiles à concilier, et dont le second surtout les rendra peut-être perplexes :

Le poète est un fou perdu dans l'aventure...  
 ... Nous qui faisons des vers émus très froidement...

Alors, relisant Verlaine et ne sachant à quel Verlaine se fier ; se demandant en vain où est la vérité psychologique et où le masque ; cherchant dans quelle mesure les extraordinaires variations sismographiques de Sagesse sont une feuille de température spirituelle ou sa reconstitution par l'imagination et le mimétisme poétique au service du sacré — un malaise s'emparera d'eux qui peut aller jusqu'au rejet psychologique, une fois infiltrée l'impression décevante que cela sonne peut-être faux quelquefois, mais que l'on ne sait même pas quand, et que l'œuvre où l'on sentait avec bonheur un élan prolongé du cœur et de l'âme représente surtout, d'aventure, la réussite d'une admirable gymnastique mentale.

A ces questions, à ces doutes, une réponse nuancée s'impose finalement, qui rassurera les passionnés de la sincérité du cœur tout en laissant en paix les tenants de la souveraineté de l'imagination créatrice : la sincérité et l'esthétique se sont relayées dans Sagesse. Œuvre d'âme préparée dans l'ombre par les aventures d'une âme, puis vécue totalement avec le concours des sens, du cœur, et de la méditation poétique sur leurs transformations, Sagesse est à la fois un jaillissement et un acquis.

Le « J'ai pleuré et j'ai cru... » de Chateaubriand laisse parfois rêveur. Il est concevable de ne croire à la vérité sur-

*naturelle de la « conversion » de Verlaine que sous bénéfice d'inventaire. L'ami Lepelletier, chef de file des agnostiques, avance pour l'expliquer et la limiter l'état de réceptivité, fait tantôt d'hébétude et tantôt d'hypersensibilité, auquel Verlaine se trouvait réduit au fond de sa prison, comme dans un petit enfer psychologique : seul dans une cellule vingt-trois heures sur vingt-quatre, privé à la fois d'espoir et des divers adjuvants d'évasion auxquels l'homme peut recourir. Point de journaux, très peu de courrier ; aucun recours possible à cette eau de vie*

qui porte la lune  
dans son tablier...

*Seul, abandonné par son idéal hermaphrodite : Rimbaud ; renié par sa compagne de vie sociale qui est aussi — l'on y songe soudain... — la mère d'un fils de trois ans, d'un petit Georges que l'on n'a presque pas connu, et que l'on n'a guère de chance de connaître jamais davantage. Seul en face du Crucifix réglementairement accroché au mur de la cellule et vers lequel le regard du solitaire revient machinalement, puisqu'il est à la fois le seul Être, et le seul objet qui ne soit pas d'une utilité matérielle immédiate et sordide.*

*Admettons que ce tableau n'ait point été poussé au noir, et, malgré l'allusion encore frémissante d' « Un Conte » :*

Cellules ! Prisons humanitaires ! Il faut taire  
Votre horreur fadasse et ce progrès d'hypocrisie...

*ne voyons dans la fresque un peu ironiquement idyllique qu'une fois hors des murs le poète Verlaine tracera de sa prison, « le meilleur des châteaux », qu'idéalisation par réversibilité et peur de la vie. Il faut cependant remarquer que le détenu Verlaine est « à la pistole », ce qui suppose au moins quelques douceurs alimentaires. Il recourt à la bibliothèque de la prison ; il continue à concevoir des vers, lit Shakespeare dans le texte ; il s'essaie même à traduire des contes anglais.*

*Qu'importe ! Il est seul, et désespéré. Soit. Où a-t-on vu*

*cependant que le recours à Dieu, que la défection dans l'irrationnel représentent les seuls antidotes à l'extrême poison du désespoir ? Acculé, un romantique pur se tuera tout simplement. S'il s'agit d'un matérialiste convaincu, d'un doctrinaire politique, ou même, sur un autre plan, d'un scientifique idéaliste, ira-t-on soutenir que dans les mêmes circonstances, et dans le même état de réceptivité, devant le même visage obsesseur et vide du Christ, ils se convertiraient au lieu de se raccrocher plus fort que jamais à l'avenir terrestre de leurs convictions, soutenus par leur idéal, leurs recherches, ou leur mépris ?*

*La Grâce divine, si bien entendu l'on admet, comme Verlaine lui-même, qu'elle existe en puissance au profond de chacun, et qu'elle peut surgir souveraine pour chacun ; la Grâce, telle que Verlaine l'a authentifiée avec ferveur dans le dernier vers du poème sur sa prison, « Écrit en 1875 », que je viens d'évoquer :*

Et soit aimé l'AUTEUR de la Grâce, à jamais !

*n'est que la régénération mystérieuse des éléments humains en jachère. « Tout coopère au bien, même les péchés », selon une pieuse maxime familière à Paul Claudel, qui s'y connaissait... Dieu utilise ce qu'Il trouve. Que trouvait-Il dans l'âme vacante de ce singulier prisonnier ?*

*Verlaine s'était cru un temps matérialiste ; il le cria quelquefois, par bravade ou par contagion. En réalité, sous une mince écorce positiviste, il fut toujours, dans l'ordre du sentiment, un romantique qui désire passionnément forcer toutes les portes du possible, et par essence, un être qui cherche confusément une vie mystérieuse sous l'écorce de la matière, c'est-à-dire le contraire d'un matérialiste au sens propre du terme.*

Le poète est un fou perdu dans l'aventure

.....

Extasié le jour, halluciné la nuit

Ou, réciproquement, jusqu'à ce qu'il en meure !

*écrit-il dès sa dix-neuvième année. Quelle impulsion fondamentale l'entraîne ? — Les élans successifs et jamais las de son cœur. Il le crie tout au long du poème IV de Sagesse. Il le confesse dans Amour :*

J'ai la fureur d'aimer. Mon cœur si faible est fou.

*Fidèle à sa jeunesse qui célébrait en Don Quichotte le double symbole de l'idéal et de la poésie, il sait trop bien que, vienne un nouvel espoir ou son illusion :*

Il embarque aussitôt pour l'île des Chimères.

*C'est qu'au profond du sentiment d'ennui (que de fois le mot revient !) et d'irréalité qui lui fera soudain jeter, dans la même pièce d'Amour :*

Ah ses morts ! Ah ses morts, mais il est plus mort qu'eux !

*il sait trop bien que le rêve d'un rêve ou tout amour qui l'incarne sont pour lui les seules terres promises, et point tenues... Le mot : nostalgie a été fait pour ses pareils.*

Dès son enfance, il pressent l'extase urgente de communier avec autre chose. Ardennais ardent, il évoquera dans les « Paysages » d'Amour le « pays de mon père » en des termes qui en font un lieu d'enchantements, le pays de contes de fées tout proche que verrait une âme pour qui tout est vie secrète, fût-ce le plus humble étang, le crépuscule le plus fermé, car, à l'égal de chaque être rêvé, tout état de l'espace ou de l'heure peut devenir un instrument d'envoûtement, — hélas, fugace par son existence même. Par une étrange illumination, c'est seulement au printemps de 1885, en cheminant sur une grand-route, qu'il traduira soudain dans l'un des plus beaux poèmes d'Amour ce sentiment vague et poignant, inné chez lui, d'une féerie réellement, mais fragilement, inscrite dans le paysage le plus familier :

La Belle au bois dormait. Cendrillon sommeillait...  
 ... L'Oiseau couleur-de-temps planait dans l'air léger...  
 .....Et la bonté  
 Du paysage au cœur disait : Meurs ou demeure!

*Comment faire demeurer ensemble l'oiseau bleu dans le cœur et le cœur dans le paysage, alors que leur vocation est de passer, et chacun à son rythme? Dès quelques-uns de ses Poèmes saturniens, une intuition a soufflé à Verlaine une solution poétique peu à peu précisée, qui est d'endormir la durée en inscrivant une incroyable densité dans la profondeur d'un petit espace; d'instaurer une sorte de réversibilité nouvelle entre la fuite des images en elles-mêmes et la permanence du mystère au cœur des choses.*

*Le même Poète-Enfant, en plein pays minier, a vu aux côtés des forges rouges de Charleroi les Kobolds mener tout naturellement leur vie dans l'herbe noire; — la même herbe sous laquelle le même éternel Enfant magicien entend auprès de Rimbaud le lamento d'une âme éparse évoqué dans une autre « ariette oubliée »; la même herbe encore, quatre ans plus tard, après la prison et le bouleversement d'une âme, sous laquelle Verlaine se voit dans Amour blotti comme son passé vivant*

Solitaire et caché, — comme, tapi sous l'herbe,  
 Tout ce passé dormant aux pieds du bois superbe...

*Le même « œil double », symbole d'une âme et d'un cœur « en délire », n'a bientôt plus cessé de voir comme en une transe consciente le dessous fabuleux des choses, qui est leur vérité. Si, dans son « Art poétique » (écrit en prison, avant la conversion), il recommande à son lecteur ami de ne pas*

Choisir tes mots sans quelque méprise